

modernes puissent offrir : cette prose comme euphonie est l'égal de la plus riche poésie.

C'est Buffon, croyons-nous, qui a dit que le *style*, c'est *l'homme*. Si tel est le cas, rien d'étonnant que celui de Chateaubriand soit remarquable, et que l'on ait dit, comme l'on dit encore et que l'on redira probablement longtemps : le *style* de Chateaubriand.

Enfin, ce style a tellement d'éclat, de nombre, d'harmonie, que presque toute la génération qui l'a suivi en a gardé l'empreinte. Maints écrivains, en prose comme en poésie, l'ont imité.

Nous aimerions à dire aussi quelque chose de l'influence que cet homme de génie a exercée sur la critique littéraire, sur l'art comparé, sur la science comparée ; mais le cadre que nous nous sommes tracé ne semble pas le permettre.

Nous terminerons donc cette esquisse en rappelant que l'immortel écrivain fut fidèle aux principes religieux proclamés dans ses ouvrages : il mourut dans les plus vifs sentiments de foi.

C'était, comme nous l'avons dit, en 1848, pendant la révolution de juillet. En voyant entrer dans sa chambre la sainte Hostie, le Dieu qu'il avait si souvent et si bien chanté, l'illustre vieillard se leva sur sa couche et s'écria :

« Voilà un Roi que les hommes ne détruiront pas. »

On montre encore, à Paris, dans la rue du Bac, la maison où s'est éteint, à l'âge de quatre-vingts ans, ce glorieux enfant de la France et de l'Eglise catholique.

Le présent écrit nous a été inspiré à l'occasion des fêtes célébrées en France, à Saint-Malo, le 4 juillet dernier, lors du cinquantième des funérailles de Chateaubriand.

Ces fêtes ont été on ne peut plus brillantes. Des milliers de Français, en particulier des milliers de Bretons, se sont fait un devoir de participer à cette glorieuse démonstration. La musique et l'éloquence y ont eu leurs représentants autorisés. Messieurs Télémans et Colin, organistes bretons, ont écrit des motifs spéciaux pour la cérémonie religieuse. Messieurs de Vogüé et Brunetière, tous deux académiciens distingués, et le Père Olivier, dominicain de renom, ont fait les frais de l'éloquence.

Ce n'était que convenance, ce n'était que justice : la France, la Bretagne, l'Eglise, devaient cette commémoration solennelle à l'enfant qui avait si bien mérité de toutes trois.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

P.-S.—Nous croyons devoir ajouter que nous ne prétendons point dire que le style de Chateaubriand soit toujours sans tache. Hélas ! Quel est le mortel qui soit parfait dans ses œuvres ? Quel est l'écrivain dont les ouvrages aient un mérite absolu ?

Dieu seul a ce privilège : ce cachet de la perfection ne brille que dans ses créations. Si, comme dit Horace, le bon Homère dort quelquefois, rien d'étonnant que l'auteur des *Martyrs* laisse aussi percer des faiblesses.

G. LE S.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 10 octobre 1898

Il y a plusieurs semaines déjà, j'avais lu dans des journaux canadiens et américains que la Malmaison, l'ancienne résidence de l'ex-impératrice Joséphine, venait d'être transportée aux Etats-Unis pour servir de villa à M. Astor, je crois ? En lisant ces lignes-là, j'en fus surpris et peiné, je l'avoue.

Mais voilà que nos journaux de Paris parlent d'une réception que donnera M. Osiris, de Paris, le propriétaire actuel de la Malmaison, dès que les travaux de restauration qu'il y fait exécuter seront terminés !

La Malmaison de M. Astor a-t-elle les formes d'un "canard" ? — ou celle de M. Osiris lui aurait-elle été enlevée pendant son dernier voyage en Espagne ?

Les Etats-Unis voudraient-ils toutes les gloires, même celle de posséder la maison des amours de Napoléon et de Joséphine ?

Voilà une conquête qui leur serait relativement plus facile que d'autres, puis qu'ici il ne s'agit que de lancer des dollars et non des bombes de pétrole !

Bien jolies, ces lignes cueillies dans le *Petit Bleu* de Paris :

Nous n'aurions pas cru qu'on dût le voir jamais réparaître, ce mot de "pékin", forcément voué à la désuétude en un pays qui possède une armée nationale où passent tous ses citoyens.

Mais puisqu'on semble, dans certains milieux, chercher à réveiller une sorte d'antagonisme entre pékins et militaires — et comme il faut souhaiter que ce soit sans succès ! — le moment est propice pour rappeler un bien joli mot que fit Talleyrand un jour qu'il se querellait avec Augereau, lequel s'était emporté à le traiter de "pékin".

— Mais enfin qu'entendez-vous par pékin ? interrogea le diplomate.

Et l'autre d'un ton assez brusque :

— Nous appelons "pékin" tout ce qui n'est pas militaire !

— Et nous, de riposter Talleyrand, nous appelons militaire tout ce qui n'est pas... civil !

Heureux temps où de telles controverses se terminaient ainsi par un trait d'esprit !

Cela me rappelle un souvenir vieux de sept ans.

Nous étions à bord d'un steamer de la compagnie Richelieu, M. O.-M. Augé, l'éminent avocat, mort il y a quelques mois, le sympathique et aimable Dr O'Leary, de Montréal, avec sa gentille famille, et quelques amis. Nous causions des causes civiles et criminelles, quand la chaise pliée de Mlle X..., se brisa et s'écrasa sur le pont. Avec son toujours bon sourire railleur, le Dr O'Leary demanda à M. Augé si son droit contre la compagnie sera une cause civile ou criminelle ?

Le savant et spirituel avocat de répondre :

— La chaise n'a certainement pas été civile !

Cette boutade pleine de galanterie nous fit bien rire, et Mlle X... ne se plaignit point de sa chute.

* *

Voici un fait bien parisien.

L'autre jour, à la consultation gratuite que donnait le Dr Variot, à l'hôpital Trousseau, deux femmes, mises avec beaucoup d'élégance, attendaient parmi la foule des patients. Et quand vint leur tour, le docteur dit :

— La consultation, c'est vingt francs que vous allez verser pour les pauvres.

Et les femmes s'en allèrent.

Alexandre Hepp, qui connaît bien son Paris — Paris des théâtres où chaque spectateur est placé selon son chic — ce Paris où l'habit fait l'homme quand même, écrit ces très psychologiques réflexions sur ce fameux coup d'œil du docteur :

Ah ! docteur, attention, il y a par là aussi des privations, des impossibilités, des angoisses, des sanglots, il y a des drames de fatalité sociale, de dignité, de fausse pudeur. Il n'est pas si aisé de scruter des cœurs sous l'enveloppe, et le dernier mot n'est pas à la leçon d'anatomie.

* *

La *Revue des Deux-Frances* du mois d'octobre, contient une foule de très jolies gravures d'un intérêt très grand : D'ailleurs, en voici l'éloquent sommaire :

La Bastille, par V. Sardou ; Pleurs dans le rêve, A. Fleury ; La dame à l'éventail blanc, par A. France ; Tapisserie, par J. Mahondeau ; Ballade de la vigne, par B. Sulte ; Après la guerre, par A. Steens ; Les sphinx, par A. Letalle ; Le Paris du directoire, par XXX ; Narcisse, par M. Legrand ; La découverte précolombienne de l'Amérique, par B. O'Delany ; Dodo, mon fils, par J.-N. Legault ; Les apparitions de Tilly, par R. Allard ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Pour Georges Charette, par A. Smith ; Les Issaouas, par A. Parienti ; Le jardin, par Mérys ; Les Canadiens-américains, par A. Bonneau ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Le théâtre à Paris, par P. Malpy ; Les théâtres, par Fantasio.

* *

Pour terminer, citons ces lignes du *Journal* — elles disent une lugubre et hautaine leçon, d'autant plus sympathique qu'elle est rare :

Un ancien président de République — de la République du Transvaal — est retourné, en quittant le pouvoir, à son métier de... charretier. On le voit,

maintenant, au pays des mines d'or, conduisant lui-même bravement sa charrette chargée de sable...

Un autre président de République — de la République Suisse — M. Fornerod, est employé dans les chemins de fer à... 150 francs par mois.

Quels exemples et quelles leçons...

RODOLPHE BRUNET.

LA TOUSSAINT

L'origine de la grande fête de tous les Saints, que l'Eglise célèbre avec tant de pompe et de solennité le premier novembre de chaque année, date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Rome antique avait consacré un temple magnifique à tous les faux dieux qu'elle adorait. Ce lieu sacré, connu sous le nom du Panthéon, a été célébré dans l'histoire de l'antiquité païenne.

Il fut construit au temps de la grande république romaine, embelli richement par l'empereur Auguste, celui-là même qui a pu dire : " J'ai trouvé Rome de briques et je la laisse de marbre," et livré au pillage lors de l'invasion de l'Italie par les hordes barbares.

Mais après que le Divin Rédempteur fût venu régénérer le monde, Rome, l'orgueil du paganisme, devint la Rome chrétienne, et le Panthéon passa aux mains des chrétiens au commencement du VIIe siècle.

Boniface IV, un des successeurs de Saint-Pierre, consacra ce monument superbe au culte du vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs.

Aujourd'hui c'est l'Eglise de Sainte-Marie de la Rotonde, ou encore de Sainte-Marie aux Martyrs.

Le Pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de Rome en 731, changea la fête de tous les martyrs en la fête de tous les saints.

Au siècle suivant, vers l'an 835, le Pape Grégoire IV exhorta le roi de France, Louis le Débonnaire, à faire célébrer cette solennité par tous ses Etats : ce qui fut exécuté le premier jour du mois de novembre.

C'est depuis cette époque que la Toussaint est devenue la grande fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours de l'été, la fête voisine de la mort.

C'est ce jour-là que l'Eglise fait entendre des hymnes d'actions de grâces pour célébrer le triomphe et la gloire de tous les vaillants soldats qui se sont enrôlés sous les plis austères du drapeau du Christ et qui sont allés d'un pas ferme planter leur croix au delà des phalanges de Satan vaincu. L'Eglise nous montre ces généreux vainqueurs resplendissant de lumière, goûtant les jouissances ineffables de la Jérusalem céleste. Ils ont des couronnes d'or sur la tête et des palmes immortelles dans les mains, *in capitibus eorum corona aurea et palma in manibus eorum*.

C'est encore ce jour-là que ceux qui soupirent dans les peines et les labeurs passagers de cette vallée de larmes doivent prêter une oreille attentive à cette parole pleine d'encouragement : *Gaudete et exultate, ecce enim merces vestra est copiosa in caelis* ! " Rejoisissez-vous et faites éclater votre joie, car votre récompense sera grande dans les célestes parvis ! "

Mais si la fête de tous les Saints est belle, grandiose, sublime, elle est aussi de courte durée. La journée entière n'est pas encore écoulée, que déjà l'Eglise cesse ses chants de triomphe. Ses temples, décorés il y a un instant de mille fleurs, enveloppés de somptueux ornements, se dépouillent de toutes ces richesses pour disparaître sous les sombres et noires draperies de deuil. Après avoir chanté la gloire des élus du Ciel, l'Eglise, cette mère compatissante, songe à ses enfants qui ont cessé de combattre le bon combat, mais qui attendent dans les flammes purifiantes du purgatoire le moment tant désiré d'aller jouir là-haut de la récompense promise et de chanter les louanges du Dieu trois fois saint.

Ces bonnes âmes sont dans l'épreuve et elles ont besoin de consolations, de soulagement. Ne soyons pas sourds à leur appel déchirant. C'est une mère, un père, un frère, une sœur, un parent peut-être qui s'adresse à nous par cette voix qui répète : *Miseremini amici mei* ! O vous qui êtes nos amis, ayez pitié de nous ! — MATTHIEU